

Ce jour-là, ils résolurent de dresser un autel qui fût majestueux et d'un grand style.

Au moment où le cortège des mariés se présentait devant l'autel, le canon tonna par ordre de M. d'Éragny et toute la troupe déchargea les armes.

Quand le vieux prêtre prononça d'une voix lente et solennelle le *conjungo vos*, il y eut une véritable émotion dans le camp.

CHAPITRE XLVII

Cependant le comte avait convoqué en conseil de guerre pour cette soirée même, à dix heures, le colonel, les officiers de chaque compagnie et quelques vieux trappeurs.

La réunion fut au complet.

Le comte exposa la situation.

—Messieurs, dit-il, nous sommes bloqués par les Apaches.

—Ils occupent les défilés.

—Croyez-vous qu'on puisse les débusquer de leur position ?

—Avec du canon, dit le colonel, on préparerait un assaut.

—Mon colonel, dit Tête-de-Bison, ces gredins-là sont à l'abri des obus. Ils ont placé leurs postes derrière des tranchées, comme le feraient des soldats européens ou yankees. De plus, ils ont couvert ces tranchées par des rocs. Personne ne roule mieux qu'eux les blocs de pierre. J'ai idée que les canons ne nous serviraient à rien.

—On les attaquera à la baïonnette ! dit M. d'Éragny.

John Burgh, à son tour, n'approuva pas cette idée.

—Les soldats, dit-il, parlent toujours de la baïonnette. C'est bon quand c'est possible : j'ai vu les hommes du Sud du général Lee culbuter dans une belle charge, les hommes du Nord de Burnside. Mais si les hommes du Nord avaient été des trappeurs ou des Indiens, pas un Sudiste ne serait arrivé à eux.

—Pourquoi donc ? fit M. d'Éragny un peu froissé.

—Colonel, je vous ferai observer, avec la déférence que je vous dois, que les soldats, comme tireurs, sont de pauvres garçons qui perdent leur poudre. J'ai vu, des deux yeux que ma mère m'a donnés, j'ai vu une compagnie de fantassins devant une cible. C'était pitoyable. Trente balles sur cent, à deux cents mètres, et un but énorme. J'en ris encore. Au feu, c'est encore bien pire, colonel. Je me suis laissé dire que, sur cent balles, une touche.

—Sur mille, dit M. d'Éragny avec autorité. Je suis sûr de ce que j'avance : j'ai étudié la question.

—Je n'osais pas dire une sur mille, dans la crainte de ne pas être cru ! dit maître Burgh.

—Je remercie Votre Honneur, monsieur le comte, de m'appuyer.

—Je conclus que des soldats qui tirent si mal ne peuvent pas toujours arrêter une charge à la baïonnette.

—Mais ces Apaches visent bien et nous jetteraient bas notre monde avant que nous atteignions au quart du chemin.

—Voilà mon avis !

Le colonel, quoique les remarques de Burgh sur l'inhabileté des soldats Peussent quelque peu irrité, fut forcé de convenir que les trappeurs avaient raison.

M. de Lincourt, souriant constata donc l'impossibilité de forcer les défilés.

Restaient les pentes.

Mais la seule qui fût accessible, celle où M. de Lincourt avait gagné le camp, se trouvait maintenant dominée par un bivac indien et des retranchements formidables.

De ce côté donc, rien à faire non plus !

En développant toutes ces impossibilités de sortir du vallon, le comte paraissait en-

On eût dit qu'il était ravi d'être si bien bloqué.

Lorsqu'il eut recueilli tous les avis et que tous eurent paru impraticables, M. de Lincourt alluma un cigare, prit ses aises sur un pliant et dit avec une désinvolture étrange en pareille situation :

—Messieurs, je vous prie de ne pas trop rire du ridicule que je vais me donner, car, moi, gentilhomme oisif, n'ayant derrière moi aucun passé militaire, je vais vous faire une conférence sur l'art de la guerre contre les peuples sauvages, qu'il s'agisse d'Apaches, d'Arabes ou de nègres.

—Le colonel d'Éragny voudra me pardonner, si je lui dis que la tactique et la stratégie actuelles sont très-arriérées ; on y suit de vieux errements.

—Faire la guerre, c'est détruire l'ennemi avec tous les engins les plus capables de lui infliger des pertes.

—Où en est-on comme engins ?

—Des canons rayés, des fusils rayés (c'était encore malheureusement trop vrai à l'époque où le comte prononçait ces paroles), voilà ce que la plupart des puissances possèdent comme armes.

—Les plus avancés, la Prusse notamment, ont des pièces se chargeant par la culasse et des fusils à tir rapide.

—Nul doute que l'Allemagne, ainsi armée, ne batte en un temps donné la France qui vit sur la victoire de Solférino et se laisse distancer par son ennemie.

Le colonel d'Éragny protesta.

Le comte lui dit gravement :

—Il existe des forces nouvelles qui ne sont pas employées.

—J'ai étudié plusieurs de ces forces, et j'en dispose.

—Je vais, demain à l'aube, vous donner le spectacle grandiose de l'anéantissement d'une montagne.

—Les passages seront ouverts comme par l'éruption d'un volcan soulevant une cime et fondant par sa lave les blocs de granit.

—Je prie les trappeurs de m'indiquer des grottes, des excavations.

—Nous ferons nos préparatifs, et demain les routes seront libres.

Se tournant vers M. d'Éragny :

—Vous verrez, mon cher colonel, ajouta le comte, que c'est peu de choses qu'une mine ordinaire comparée à celles que je ferai sauter à l'aurore.

Puis il leva la séance en disant aux trappeurs :

—Dans une heure, que chacun de vous vienne me faire un rapport sur les creux des rochers qu'il aura découverts.

—J'ai un fourgon plein de pierate de potasse.

—Monsieur, dit l'un d'eux, le pierate est effroyablement dangereux.

—Je le sais.

—Un gramme suffit pour faire éclater un obus.

—Perbleu ! je l'ai vu, ayant vérifié la chose.

—Dix grammes font sauter une maison, monsieur !

—Je n'en doute pas.

—Un kilogramme de pierate de potasse anéantit une ville !

—Puisque je vous dis que j'en ai un fourgon chargé.

—Vous voyez bien que nous aurons facilement raison des Apaches !

—Mais nous pourrions sauter aussi !

Bientôt les trappeurs prirent leur rapport sur les excavations qu'ils avaient découvertes.

Puis désignant deux des plus braves il dit :

—Messieurs, dit alors M. de Lincourt, voici les instructions.

—Quatre excavations me paraissent convenir à mes projets.

—Je porterai moi-même, avec Sans-Nez et deux hommes de choix, les boîtes de pierate de potasse dans la grotte qui se trouve située près du côté du levant.

Du Bodet se chagéra de l'excavation découverte par Grandmoreau, qui l'accompagnera avec deux hommes aussi.

—Le docteur Simiol s'occupera d'une autre mine avec Burgh.

—Enfin le colonel et Bois-Rude auront à faire sauter la quatrième.

—Si, par hasard quelqu'un venait à reculer... ses compagnons le fusilleraient.

—On attendra le jour, et le signal sera donné par un coup de canon.

—Mais, s'écria du bodet, le pierate ne saute pas comme ça !

—Il faut des préparatifs.

—Monsieur, dit le comte, en prévision de rochers immenses à anéantir, j'ai pris mes précautions.

—Le wagon chargé de pierate...

—Un wagon... entier... soupira du Bodet.

—Oui, un wagon ! fit le comte.

—Mais rassurez-vous.

—Le pierate est enfermé dans des boîtes merveilleusement soignées, je vous jure, au point de vue de la fabrication.

—Enveloppées, cotonnées, protégées par un emballage qui ne laisse rien à désirer, essayées toutes, vous entendez, toutes ces boîtes peuvent tomber sans éclater.

—Le danger ne commence que dans les excavations.

—Là, vous aurez à dépaqueter les appareils et vous prendrez des précautions.

—Je le crois ! fit Simiol. Aucune précaution ne sera superflue.

—Du pierate."

Et il essaya d'insinuer :

—Ne prenez-vous pas qu'une petite mine ordinaire...

—Ce serait insuffisant.

—Du reste, il s'agit de produire un cataclysm.

—Ce prétendu *Sauveur* des Indiens me paraît très-fort en pyrotechnie, à en juger d'après les signes et les prodiges dont il a ébloui les Indiens.

—Je veux, moi, lui prouver que nous savons faire aussi appel à la chimie pour produire des miracles.

—Venez, messieurs !

Et le comte emmena tout son monde hors du camp.

Là se trouvait le wagon, laissé toujours à distance du bivac et bien gardé par des hommes sûrs.

M. de Lincourt ouvrit lui-même cette espèce de voiture.

Tous les trappeurs faisaient bonne contenance ; mais les docteurs tremblaient.

—Allons, messieurs, leur dit le comte, rappelez-vous votre devise :

—*Tout par la science.*

Et il leur tendit à chacun une boîte à pierate.

Une sueur froide perlait au front de chaque savant.

Du Bodet ne dit mot.

Il n'avait plus la force d'articuler une syllabe.

Et le comte distribuait à chacun sa boîte.

Cela fait, on s'éloigna encore, et, à la clarté des torches, le comte dépaqueta lui-même un appareil.

Il manœuvrait l'engin avec un calme et une dextérité incroyables.

Du Bodet conseillait :

—Pas de précipitation !

—En grâce, prenez garde !

Et Simiol réfléchissait encore :